

PRIX DE L'ABONNEMENT
payable d'avance.

Lyon, 20 fr. pour l'année.
— 11 pour 6 mois.
— 6 pour 3 mois.
Département du Rhône, 21 fr.
Hors du dép., 22 fr. pour l'année.



L'ARTISTE

EN PROVINCE

(Entr'acte Lyonnais),

JOURNAL DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS.

Avec Portraits et Dessins lithographiés par les premiers Artistes, Musique de piano et Romances composées pour le Journal, et délivrées gratuitement aux Abonnés.

Un abonnement d'un an donne le droit de choisir chez MM. BENACCI et PESCHIER, rue Saint-Côme, 2, et sur leur catalogue, pour dix francs, prix marqué, de musique ancienne et moderne.

ON S'ABONNE :

A LYON, au bureau du Journal, rue de l'Arbre-Sec, 31.

A PARIS, chez MM. Auguste de Vigny et C^e, place de la Bourse, n. 3. (Écrire franc de port.)

ELLEVIU.

Les journaux politiques nous ont annoncé la mort de M. Elleviou, membre du conseil-général du département du Rhône; moi, qui ne suis nullement versé dans la politique, je dois vous dire que ce même conseiller avait brillé d'un vif éclat sur la scène de l'Opéra-Comique. Comme ce danseur, maire et marguillier, que Bouffé représente d'une manière si plaisante et si spirituelle, M. Elleviou s'était caché dans les rangs d'un conseil-général pour faire oublier ce qu'il appelait ses erreurs de jeunesse et peut-être même ses vieux péchés. Dans l'excès de sa modestie, il aspirait encore à descendre : il voulait être député !

Eh! mon brave ténor, jouissez de votre fortune joyeusement acquise au théâtre ou par le théâtre, et laissez à de pauvres diables cette ardeur de lucre, ce nez de limier qui flaire la curée, ce désir de nager dans l'or, cet appétit, cette fringale qui pousse leur ventre d'éléphant, leurs dents de requin vers le râtelier du budget.

Il est trop tard pour donner à notre chanteur, jadis favori, cet avis qu'un conseiller intime pouvait seul faire entendre à l'artiste démonétisé.

Les triomphes les plus flatteurs de sa carrière dramatique, toujours heureuse et brillante, étaient pour Elleviou de fâcheux souvenirs. S'il ne pouvait verser tous ses chagrins dans le sein paternel, il les faisait couler avec abondance dans l'oreille de ses amis ; il osait même adresser à d'anciens camarades une pareille confidence : « Non, je ne puis me persuader qu'autrefois je me suis présenté sur la scène, et qu'à la clarté du lustre, de la rampe, je m'y suis promené gravement, je me suis permis d'y faire des cabrioles, affublé de l'habit de Lysandre, de Crispin, de Zulnar ou de Pierrot, traînant une longue rapière, portant un yatagan ou bien un sabre de bois. C'est monstrueux, épouvantable ! C'est à faire éclater de rire ou d'indignation tous les conseils-généraux de la France ! »

Vous croyez sans doute que le virtuose pénitent adressait une telle complainte à son évêque, au vicaire-général chargé d'absoudre les grands pécheurs ? Point du tout ; c'est à Célimène en personne, à l'aimable Araminte, à l'égrillarde Suzanne, à la gracieuse Victorine, à l'espiègle Angélique, à la grande coquette par excellence, à Mlle Mars enfin que le conseiller de Lyon avouait ses fautes, disant son *mea culpa*, maudissant les vingt-trois ans de succès obtenus sur un théâtre bien autrement important et fashionable alors qu'il ne l'est aujourd'hui. Ces lamentations ne rencontrèrent aucune sympathie, Célimène trouva que Pierrot était d'un ridicule achevé ; comme le Cléonte de Molière, Célimène fit mieux encore, elle le lui dit en bonne camarade.

Un trait semblable me vient en la mémoire, permettez-moi de vous le conter.

Hermann, pianiste de talent sous le rapport de l'exécution, a fait de bien pauvre musique, et vous ne devez pas le juger d'après ses œuvres, si jamais vous rencontrez sous vos doigts sa *Coquette* et ses pots-pourris sur des airs savoyards. Hermann, qui comme tant d'autres courait le cachet et le courait en phaéton, — c'est le mot de ce temps, — vint se mêler au groupe d'agioteurs qui, vers l'an VII de la République, stationnait au perron du Palais-Royal pour spéculer sur les mandats, rescriptions et cédules émis par nos gouvernants de l'époque. Ce claveciniste saisit si bien la gamme du perron, le doigté de la rue Vivienne, le Torton d'alors, qu'il gagna des sommes énormes à ce commerce en plein vent. Hermann eut le bon esprit de clore sa cadence juste au moment où la fortune volage allait tirer des mains des agioteurs l'argent qu'elle y avait mis en dépôt. Hermann acheta des immeubles et fut assez fin pour renoncer au jeu de la Bourse, mais assez maladroit pour renoncer au jeu du clavier. Le financier opulent, le propriétaire du pâté des Italiens, car cet énorme bâtiment qui figure encore devant le péristyle de l'Opéra-

Comique était un de ses acquêts, le pianiste richard ne voulut plus d'autre rang, d'autre rôle dans la société que celui de Turcaret ; il croyait avoir les qualités nécessaires pour briller dans cet emploi. Bien plus, Hermann rougissait d'avoir été musicien. Entrait-il dans un salon où l'on voyait un piano, l'artiste renégat ouvrait de grands yeux pour examiner l'instrument et finissait toujours par dire : « Vous avez une singulière » commode ; elle est pointue et n'a qu'un tiroir. — Mais c'est un piano. — Un piano ! c'est donc un meuble italien, un nécessaire pour la toilette ? — Monsieur Hermann, vous qui savez si bien en jouer... — Moi ! point du tout, connais pas. — Voyez ce clavier, il sonne sous les doigts. — Pas possible ! »

Après ce colloque ingénieux, comme vous voyez, Hermann posait le plat de sa main sur les touches, et reculait de surprise en entendant les vibrations des cordes. Je ne voudrais pas rencontrer de semblables travers dans un ténor homme d'esprit.

Elleviou, député, un premier ténor de première qualité, faisant sonner sa belle voix au milieu du sabbat produit par le mélange de tant de voix aigres, fausses, criardes, piaillardes, eût été d'un effet ravissant. C'eût été le chantre de l'Hémus, le divin Orphée, modulant une gracieuse cavatine au milieu des grincements affreux des pages galants de Proserpine. Une telle voix, lancée avec cette mise en scène, avec ces avantages admirables de contraste, pouvait changer la face de la politique européenne. Le miel de cet organe enchanteur faisait abandonner la question des sucres. Le calme de ses rondes apaisait toute humeur guerroyante. La vivacité de son trille et de ses roulades enlevait une proposition de la plus haute importance,

Et faisait à son gré le calme et la tempête.

Elleviou, c'était la majorité. Les bons sentiments, la loyauté du conseiller lyonnais, sa générosité, son désintéressement, connus et prouvés, ne laissaient aucune espérance pour l'achat de cette voix précieuse. Je dis précieuse, parce que je suis musicien, car au demeurant elle n'était pas chère, le prix en était connu ; précédent admirable, et qui pouvait épargner bien des incertitudes aux acquéreurs. Elleviou n'a jamais vendu sa voix plus de 84,000 fr. par an. Quelle bagatelle ! ce serait la donner pour un morceau de brioche. Que de trials et de laruettes sont payés à des taux bien plus élevés !

Mais pardonnons au conseiller des erreurs de vieillard affaibli par l'âge, et revenons à notre ténor brillant et gracieux, à Pierrot, à Crispin, au militaire élégant qui portait avec une aisance parfaite le bancal de hussard et la queue à la prussienne.

M. Fétis, dans son excellente *Biographie des Musiciens*, écrit : Elleviou (Jean). Je ne conteste pas ce prénom, mais je dois dire que j'ai toujours entendu donner celui d'Hippolyte à Elleviou ; ses amis, ses camarades ne l'appelaient pas autrement au théâtre et dans le monde. Quand je cite de mémoire, on peut se fier à ce que je dis, quoiqu'il s'agisse de mots venus à mon oreille en l'an VIII de la République.

Jean-Hippolyte ou bien Hippolyte-Jean Elleviou naquit à Rennes le 14 juin 1769 ; son père, chirurgien en chef de l'hôpital de cette ville, le destinait à suivre la même profession. Hippolyte avait une invincible horreur pour les exercices de l'amphithéâtre, il quitta l'emploi de prosecteur pour aller débiter sur la scène de La Rochelle ; il aimait l'art dramatique, il s'était signalé déjà sur des théâtres de société. L'autorité paternelle, l'intendant de la province et la prison arrêtaient le jeune virtuose au moment où l'exhibition de ses talents était annoncée au public de La Rochelle. Il revint à Rennes, continua ses études et promit à son père de renoncer au théâtre. Quelque temps après, sur la foi de ce traité, le chirurgien en chef envoya son fils à Paris pour y terminer ses cours. Il les suivit si bien, que le 1^{er} avril 1790 il débutait à l'Opéra-Comique, alors nommé Comédie-Italienne, par le rôle du Déserteur. Sa voix de baryton était assez grave pour l'exécution de cette partie. Le rôle du nègre, dans *Paul et Virginie*, est le premier qui lui fut confié. Le travail lui fit gagner des notes élevées, et classa bientôt son organe parmi les voix de ténor. Il parut alors avec succès dans *Philippe et Georgette*, de Dalayrac, et cet opéra vint fonder sa réputation. Chanteur agréable, séduisant, sa taille élevée et bien prise, sa figure charmante, son regard vif, spirituel, lui gagnèrent les suffrages de la plus jolie moitié du public. L'autre était encore à disputer sur ses talents de comédien, chose d'une haute importance pour les habitués de notre vieux Opéra-Comique.

La réquisition fit de Cavaudan, d'Elleviou, de véritables hussards; ils allèrent à l'armée se livrer à des études nouvelles, on leur apprit à traîner gracieusement un sabre, à faire flotter la sabretache sur le mollet, à jeter la pelisse d'une manière pittoresque sur l'épaule. C'étaient, je vous l'assure, de bien gentils hussards lorsqu'ils revinrent à Paris. Leur absence ne fut pas longue, l'administration de la guerre se montra fort indulgente pour ces soldats de théâtre. A son retour, Elleviou prit parti dans la *Société des Muscadins* ou de Clichy. Le projet contre-révolutionnaire de cette société ne réussit point. On poursuivit notre ténor muscadin qui prit sa volée vers Strasbourg, en 1795. C'est là qu'il fit de grands pas vers la perfection; il en revint avec de beaux commencements de cette aisance de la scène, de cette diction élégante et vraie, de ce jeu spirituel et gracieux qui l'ont rendu célèbre. Rappelé à la Comédie-Italienne, il y joua d'origine, avec des succès admirables, les rôles de Dely dans *Gulnare*, de Zulnar dans *Zoraimé et Zulnar*; il parut aussi dans le *Trente-et-Quarante*, le *Prisonnier*, *Adolphe et Clara*. J'assistai à la première représentation de *Maison à vendre* et du *Calife de Bagdad*, la salle était à peu près vide pour cette dernière pièce. Il n'y avait pas alors une foule compacte de claqueurs; le succès du livret, de la musique et des acteurs n'en fut pas moins brillant. A la seconde représentation la salle était comble, et la foule s'y porta pendant un an avec la même ardeur. Ce n'était pourtant qu'un acte; mais cet acte était dit avec une perfection, un charme, une verve, une aisance vive et gracieuse dont aucun de nos chanteurs dramatiques ne peut vous donner une idée. Nourrit, dans le rôle de don Juan, s'est montré le digne successeur d'Elleviou.

Les personnes qui n'ont pas vu jouer cet acteur, qui ne l'ont pas entendu chanter, croient que c'était un ténor bon pour l'ancien temps, et que s'il paraissait maintenant sur nos théâtres il y ferait fiasco. En ce jour, Elleviou ne craignait aucun rival, Elleviou charmerait, entraînerait, fascinerait le public parisien comme il l'a fait autrefois. Ce n'était pas la voix savamment posée de Duprez, ce n'était pas non plus la vocalisation merveilleuse de Rubini, mais un ensemble délicieux, un composé dramatique à nul autre second. Je ne puis comparer l'union de tous les avantages de cet acteur d'opéra qu'aux balanciers d'horloge où l'on voit des baguettes de cuivre maîtriser le tirage des baguettes d'acier. Le chant donnait-il prise à la critique, à l'instant son geste, son allure, un éclair d'esprit ou de gracieuse sensibilité commendaient l'applaudissement. Musicien et chanteur plus habile, Martin ne plaisait pas autant qu'Elleviou. Martin n'a pu se rendre maître de son public qu'après la retraite de ce rival préféré. Dans tous les opéras où ces deux virtuoses figuraient, on avait soin de leur donner un duo concertant que le public attendait avec impatience et qu'il couvrait de dix salves d'applaudissements. Beaucoup de ces duos étaient fort mauvais, ainsi que vous pouvez le remarquer aujourd'hui; mais l'exécution les protégeait jusqu'à les porter aux nues.

La voix d'Elleviou était un ténor volumineux, un peu sombre, imitant le son du cor, mais du cor de Gallay, d'une agilité remarquable, s'élevant de l'ut et même du si bémol jusqu'au si bémol, deux octaves de poitrine, plus cinq ou six notes de voix de fausset, brillant fort bien. Cette voix très-touchante dans le rôle de Joseph, de Blondel, était ravissante de folie dans la polonaise du *Trente-et-Quarante*, et bien d'autres rondeaux où la ballade était prodiguée. Des rôles passionnés, élégants, d'un comique de bon goût, il passait aux caricatures. Il faisait pouffer de rire dans l'air grotesque du *Cabriolet jaune*:

Il fallait m'voir, dans Angoulême,
Comme on m'aimait,
Comme on m'estimait,
Hé! hé!

Il n'était pas moins plaisant dans *l'Irato*, *Picaros* et *Diégo*.

Les anciens opéras tels que *le Tableau parlant*, *Zémire et Azor*, *Richard Cœur-de-Lion*, *l'Ami de la Maison*, *Félix*, *le Roi et le Fermier*, *le Déserteur*, repris avec Elleviou, furent accueillis avec enthousiasme. Certes, c'était une belle chose que le trio de *Félix* dit par M^{me} Scio, Elleviou et Chénard. Musicalement et dramatiquement, c'était merveilleux: tout Paris voulut entendre ces ouvrages remis à neuf par une telle exécution. *Joseph*, *Jean de Paris*, lui firent beaucoup d'honneur; il sut donner à l'un la noblesse et la sensibilité; Jean de Paris se montra joyeux et leste, plein d'élégance et de verve.

Cet acteur adoré du public jouissait dans ses dernières années d'un traitement de 84,000 fr. Ses prétentions s'élevèrent avec ses succès, et ses exigences allèrent, en 1812, jusqu'à demander 120,000 fr. par an. Napoléon ne voulut pas que les sociétaires de l'Opéra-Comique acceptassent des conditions aussi dures. Bien plus, il ordonna que la somme de 84,000 francs fût diminuée. Elleviou, qui ne cherchait peut-être qu'un prétexte pour se retirer pendant qu'il était dans toute la force de son talent et qu'il jouissait de toute la faveur du public, saisit cette occasion, et quitta la scène au mois de mars 1813. Le 10 de ce mois il donna sa représentation de retraite et joua pour la dernière fois dans *Adolphe et Clara* et *Félix*.

L'année suivante, on voyait à Paris beaucoup de souverains et de hauts personnages, les étrangers abondaient en notre capitale, toutes les entreprises dramatiques remplissaient leur salle chaque soir. Elleviou désira rentrer au théâtre; ses camarades ne voulurent pas y consentir et lui dirent: « Le public est maintenant accoutumé à votre absence; » vos remplaçants ont été adoptés, la nécessité peut-être a décidé ce bon public à les traiter avec indulgence. Nous avons une pièce à succès, *Joconde*, où le rôle principal, tenu par Martin, efface complètement celui de Robert que l'on eût autrement disposé s'il vous avait été destiné. Certainement les empereurs de Russie, d'Autriche, le roi de Prusse et les princes allemands auraient beaucoup de plaisir à vous en-

» tendre; mais ils ne viendront pas moins trôner dans nos loges, bien » que nous n'ayons à leur offrir que vos doubles devenus premiers sujets » après votre retraite. »

Elleviou rentra dans ses terres; il venait d'épouser une Lyonnaise fort riche; il a vécu de la manière la plus honorable dans son château de Roncières, près de Tarare. C'est là qu'il accueillit son camarade Martin; ce virtuose s'arrêta chez lui pour y mourir.

On doit tout dire dans un article biographique, le bien comme le mal; j'ajouterai donc qu'Elleviou fabriqua trois livrets d'opéras: *le Vaisseau amiral*, *Délia et Verdikan*, *l'Auberge de Bagnères*.

Elleviou a chanté pendant vingt-trois ans, et sa voix n'était altérée en aucune manière; elle avait conservé son charme et sa puissance. Agé de quarante-quatre ans à l'époque de sa retraite, il aurait pu chanter dix ans et plus encore. La carrière de nos virtuoses n'est pas si longue maintenant; la musique à grand fracas les a bientôt mis hors de combat. Il est vrai que, pour brailler cette musique, il n'est pas nécessaire d'acquiescer du talent: pousser des notes à pleins tuyaux est l'objet essentiel; les trompettes et les trombones complètent ce sabbat continu.

Elleviou s'était éloigné des artistes. Les journaux annonçant sa mort, les lettres de convocation, ne nous nous ont parlé que du conseiller-général; aussi n'ai-je vu que trois personnes appartenant à l'art dramatique à la cérémonie de ses funérailles. Je pense que le cortège se composait uniquement de conseillers-généraux.

La messe de *Requiem* a été chantée en faux bourdon. Un solo dit par Duprez est le seul hommage musical qu'ait reçu la dépouille mortelle d'un virtuose qui pendant vingt-trois ans a charmé la France et joui constamment de toute la faveur de ses contemporains. CASTIL-BLAZE.

(La France musicale.)

Théâtre des Célestins.

CONTINUATION DES DÉBUTS.

Les débuts se succèdent et la position se dessine; à l'heure qu'il est, nous savons à quoi nous en tenir sur la nouvelle troupe, et, sauf M. Eugène André qui n'est point encore arrivé, sauf peut-être une modification ou deux au plus à apporter dans le cadre complet du personnel, dès aujourd'hui les destinées de notre scène secondaire sont à peu près fixées.

M. Ulric, troisième amoureux, notons-le, une fois pour toutes, comme convenable dans son emploi. Le malheur de sa position, c'est d'avoir joué trop souvent.

On a joué *Estelle*, *la Grande Dame*, *Simple Histoire*, *Elle est Folle*, *la Comtesse du Tonneau*, *Suzanne*, toutes pièces d'un répertoire connu. Nous ne parlerons pas des pièces, nous ne parlerons que des acteurs.

M^{me} Lefebvre nous est revenue sur le théâtre des Célestins avec les qualités qui la distinguaient essentiellement au Grand-Théâtre. Cette dame, dont l'organe est flatteur, le regard expressif, la tenue excellente, a des habitudes de comédie et une bonne diction qui ont pu la faire paraître un peu froide peut-être, un peu sérieuse sur une scène plus étroite que celle de notre premier théâtre, et où les illusions de l'optique ont dû changer. Il y a l'on ne sait quoi de craintif, de trop réservé peut-être dans le jeu de M^{me} Lefebvre; mais nous ne la blâmerons jamais de ce défaut-là, si c'en est un. Ajoutez la frayeur du couplet, qui dominait l'actrice, et vous comprendrez les hésitations du premier jour. Cependant sa voix est agréable, le timbre en est excellent, et les intonations douteuses qu'on avait remarquées dans *Estelle* ont disparu déjà dans *Simple Histoire*. Une fois habituée aux manières du vaudeville, M^{me} Lefebvre nous restera, dans les rôles surtout qui demandent de l'ame et de l'expression, comme une actrice dont on appréciera toute la distinction.

M^{me} Maria Roland, la femme de notre excellent Hippolyte, a été l'objet d'assez rudes critiques et d'une assez vive opposition. L'état maladif de M^{me} Roland le jour de ses débuts a bien pu contribuer à altérer sensiblement son organe, et nous voulons bien ajourner notre opinion à une seconde épreuve qui se fait attendre trop long-temps; la position est fâcheuse, et il faut en sortir à tout prix.

Roland, lui, est excellent dans tous les rôles qu'il aborde, et il a joué avec un talent remarquable le vieux professeur dans *Simple Histoire*. Les manières, un peu la physionomie et l'élocution accentuée de Roland nous ont rappelé Perrier de la Comédie-Française. Entre ces deux artistes, il y a des points de ressemblance frappants.

Henri, qui chauffe assez bien la scène et qui ne manque pas d'une certaine animation soutenue, a trop précipité, suivant nous, le dénouement de *Simple Histoire*; il pouvait y mettre plus de dignité.

Alexandre, d'un bout à l'autre, dans *Estelle* et dans *Simple Histoire*, est excellent.

M. Ponnet, grand premier rôle, a hasardé son premier début dans *Elle est Folle*, drame incroyable et impossible. Nous dirons que c'est un début hasardé, parce qu'il s'agit d'un rôle très-difficile où, avec beaucoup de talent, on n'est pas toujours bien certain de produire de l'effet. M. Ponnet nous donne de grandes espérances, et nous comptons sur lui comme sur une bonne acquisition.

Dans le drame, les moyens de M^{me} Damoreau sont faibles et ne répondent pas toujours à ses bonnes intentions; les allures de la comédie enjouée, de la causerie spirituelle, lui conviennent beaucoup mieux.

M^{lle} Léonie et sa gentillesse un peu minaudière peuvent se considérer toutes les deux comme acceptées.

Reste M^{lle} Amélie Brière dont on a fêté la rentrée avec plaisir avant de songer à la juger à son premier début. C'est bien là la copie la plus exacte de Déjazet qu'il soit possible de voir ; ce sont bien là le ton égrillard avec finesse, le regard malin, la mine espiègle, le geste aventuré, le mot hasardé, et tout ce décolleté qui font le charme des habitués du Palais-Royal et les nécessités de l'emploi. Il a fallu tout le talent d'Amélie Brière pour faire écouter patiemment cette pièce détestable qu'on appelle *Suzanne*.

Le physique grotesque de Lureau provoque le rire, et, en qualité de troisième comique, cet acteur peut se considérer comme admis ; mais nous l'engageons à éviter le plus possible la trivialité. Poirier a donné une excellente physionomie au jeune fat amoureux de Suzanne, et nous pensons que la qualité distinctive de ce jeune artiste c'est d'être vrai.

La comédie seule fait des comédiens ; le vaudeville ne fera jamais que des acteurs, et nous maintenons cette assertion, sauf quelques exceptions qui ne font pas force de loi. Faites jouer à Vernet des rôles de Bouffé et à Bouffé des rôles de Vernet, et vous me direz si tous les deux restent parfaits au milieu de cet échange mutuel. Le vaudeville, tel surtout qu'on le fabrique aujourd'hui, n'est que la personification des individualités dont les auteurs disposent, qualités et défauts, au moral et au physique bien entendu ; mais nous pardonnons de grand cœur à ces pauvres artistes de province de rester souvent à côté des types qu'ils sont chargés de représenter. Ces types ne sont que rarement des rôles ou des personnages, et des caractères encore moins ; ce sont les acteurs de Paris eux-mêmes qu'il s'agit d'imiter et de rappeler. Après cela, que le vaudeville ait tué l'art, nous trouvons la chose toute naturelle ; mais nous ne l'approuverons jamais.



Il y a quelques années qu'une jeune élève du Conservatoire de Paris, où elle avait obtenu des succès remarquables, se fit entendre à Lyon dans les salons d'un homme que les artistes regrettent encore et dont tous nos amateurs de musique déplorent journellement la perte. Nous voulons parler de M. Dumas. Il avait généreusement donné à la jeune artiste, qui ne demandait que des encouragements, les moyens de faire apprécier un talent qui commençait alors et qui n'a fait que grandir depuis cette époque. Aujourd'hui M^{lle} Dabedille nous est rendue après sept ans d'absence et avec une réputation que les premières scènes de l'Italie ont reconnue et sanctionnée. M^{lle} Dabedille se souvient du premier accueil qu'on lui a fait à Lyon, et elle a bien voulu consentir à s'arrêter de nouveau dans notre ville. Espérons que, malgré l'état de désorganisation de toutes nos ressources musicales, il sera possible d'organiser un ou deux concerts afin que nous puissions juger du goût parfait et de la belle méthode de M^{lle} Dabedille. Nous aurons à annoncer bientôt sans doute le jour fixé pour cette intéressante audition.



On a commencé il y a deux jours les travaux de restauration intérieure du Grand-Théâtre. L'architecte de la ville, M. Dardel, à peine de retour du voyage qu'il a fait dans l'intérêt de ces travaux, s'est hâté de mettre la main à l'œuvre. On espère que tout sera terminé à l'époque fixée par le traité entre la ville et M. Sirand, c'est-à-dire pour le 1^{er} novembre au plus tard.

LA PREMIÈRE CAUSE.

2^e PARTIE. — (Voir le numéro de dimanche dernier.)

SCÈNE V.

Pendant que les TORCHONNET sont réunis dans le cabinet de M^e DODOPHE, les DURILLON attendent dans la salle à manger. La famille se compose des trois personnages déjà nommés, savoir : 1^{er} M. DURILLON, ciseleur en bronze, membre de la société chantante d'Anacréon, sergent-major dans sa compagnie, quarante-sept ans, embonpoint prononcé, sourcils épais, voix de basse-taille. — 2^e ERNEST DURILLON, fils du précédent, vingt-quatre ans, éducation d'amateur, ne faisant rien pour avoir le droit de tout critiquer, dandysme comprimé par la parcimonie paternelle, gants à 29 sous, canne de bois des îles à 17. — 3^e M^{lle} ANAIS DURILLON, seize ans et demi, physique précoce, grosses joues colorées, épaules grasses et rouges, taille forte, mains idem, pieds assortis, caractère enfantin, toilette de pensionnaire, robe blanche et ceinture lilas. — La cuisinière Françoise, en grande tenue de Picarde, vient de servir le déjeuner ; l'oncle Durillon se promène en sifflant autour de la table et croque des radis par distraction ; M^{lle} Anaïs joue avec un petit chat en sevrage ; le cousin Durillon lorgne les gravures et les tableaux qui décorent la salle, il s'arrête avec un sourire profondément ricaner devant deux grandes toiles fastueusement encadrées et représentant les triviales figures de M. et M^{me} Torchonnet.

ERNEST DURILLON. — Parions une chose, papa.

DURILLON père, croquant un radis. — Quoi ?

ERNEST DURILLON. — Que les Torchonnet, avant six mois, feront faire le portrait de M^e Dodophe en robe d'avocat et en bonnet carré, et qu'ils placeront cette nouvelle croûte dans leur salle à manger.

DURILLON père, riant. — Ah ! ah ! il y a un calembour.

M^{lle} ANAIS DURILLON, quittant le chat et se levant. — Un calembour ! lequel, papa ?

DURILLON père. — Les calembours ne regardent pas les petites filles.

M^{lle} ANAIS DURILLON, faisant la moue. — Oh ! ben...

ERNEST DURILLON. — Sont-ils polis, nos amis Torchonnet ! Ils filent tous l'un après l'autre, et ils nous laissent là comme des chiens...

DURILLON père. — Ils font un peu leurs embarras...

ERNEST DURILLON. — Parce qu'on n'est pas avocat comme leur Dodophe, il semble que l'on n'est plus rien.

DURILLON père. — Nous sommes autant qu'eux pour le moins, excepté qu'ils sont plus riches.

ERNEST DURILLON. — Si vous aviez voulu vendre des rubans à l'aune, vous le seriez autant qu'eux. Et qu'est-ce qui m'aurait empêché d'être avocat, moi aussi, si j'avais voulu ?

DURILLON père. — Sans doute, sans doute ; tu as plus d'esprit que ton cousin Torchonnet, c'est connu, et c'est ça qui fait enrager ta tante !

ERNEST DURILLON. — Nous allons voir comment il s'en tirera de son plaidoyer. Je ne suis pas avocat ; mais je suis sûr que je plaiderais dix fois mieux que lui.

DURILLON père, baissant la voix. — N'en dis pas de mal devant ta sœur. Vois-tu, entre nous, si ce mariage pouvait se faire, je n'en serais pas fâché.

ERNEST DURILLON. — Ah ! bien oui, si vous comptez là-dessus ! Vous allez les voir se rengorger comme des dindons, à présent qu'ils ont un grand homme dans leur famille.

DURILLON père. — Laisse donc ! Nous en ferons ce que nous voudrons ; ils sont plus bêtes que méchants.

ANAIS DURILLON. — Papa, quand faudra-t-il que je donne mes six rabats à mon cousin ?

DURILLON père. — Je t'ai dit que je te ferai signe. Ecoute ici, Naïs : tu te souviens bien de ma recommandation ; sois gentille avec Torchonnet fils. Il a une position, le papa est riche, et dans trois ans tu pourras bien devenir M^{me} l'avocate.

ANAIS DURILLON. — Oui, papa. Est-ce que les femmes plaident aussi leur première cause ?

ERNEST DURILLON, riant. — Est-elle sotte ! Qu'est-ce qu'on lui apprend donc à sa pension ?

ANAIS DURILLON, retournant à son chat. — On m'apprend la géographie et la calligraphie, monsieur.

DURILLON père, bas à son fils. — Attends, je vais l'attraper. (A sa fille.) Naïs, quelle est la capitale de Paris ?

ANAIS DURILLON, sans hésiter. — C'est un P, papa.

DURILLON père. — Comment, un P ?

ANAIS DURILLON. — Oui, papa, un grand P... c'est la lettre capitale de Paris...

(Durillon père qui mangeait un radis manque de s'étrangler de rire ; Ernest rit malgré lui.)

DURILLON père, riant aux éclats. — Ah ! ah ! ah ! c'est qu'il y est...

ANAIS DURILLON, sérieusement. — Oui, papa ; il y est...

DURILLON père, riant plus fort. — Non ! non ! non !... le calembour...

ANAIS DURILLON. — Oh ! dis-le-moi ! lequel ?

DURILLON père. — Les calembours ne regardent pas les petites filles.

ANAIS DURILLON, boudant. — Hein !...

ERNEST DURILLON. — Est-ce qu'ils vont nous faire coucher ici ?

DURILLON père. — Je vais leur faire une farce. (Il ouvre la porte et crie dans l'escalier :) Eloquent avocat, vous oubliez, je croi,

Qu'un dîner réchauffé se mange toujours froid.

LA VOIX DE M^{me} TORCHONNET. — On descend, monsieur Durillon ; on descend...

ERNEST DURILLON. — C'est heureux !...

SCÈNE VI.

Les TORCHONNET font leur entrée ; M^e DODOPHE porte sous le bras son vaste portefeuille en maroquin rouge ; CÉSARINE le suit, portant un carton qui contient une toque d'avocat ; M^{me} TORCHONNET porte la robe noire de son orateur ; M^e TORCHONNET se porte lui-même. L'entrée est théâtrale ; les DURILLON se précipitent au-devant du jeune Torchonnet et l'accablent de poignées de main et de congratulations ; ANAIS, sans abandonner son chat, vient embrasser son cousin ; le chat, se sentant écrasé dans cette embrassade, miaule et enfonce ses griffes dans le gilet de DODOPHE. — Après cet épisode qui n'égale pas le jeune avocat, on se met à table. M. Durillon fait placer sa fille à côté du cousin Torchonnet.

M^{me} TORCHONNET. — Vous avez un peu attendu, vous ne nous en voulez pas : un jour comme celui-ci !...

DURILLON père. — Ça se comprend... Eh bien ! Dodophe, tu ne prends que du chocolat ?

M^e TORCHONNET. — Oni, mon oncle ; je craindrais...

M^{me} TORCHONNET. — Ça paralyserait ses... ses... comment appelles-tu ça ? Ah !... ses moyens, comme il dit.

M^e TORCHONNET, honteux. — Mais non, ma mère ; je n'ai pas dit...

M^e TORCHONNET. — Oh ! il l'a dit ; demande à ta sœur, elle était là... Laisse faire, mon avocat ! Je vais devenir savante, et je retiendrai tous les mots que je ne comprendrai pas pour les répéter ; ça donne de la conversation.

TORCHONNET père. — Neuf heures et demie.

M^{me} TORCHONNET. — Dépêchons-nous, monsieur Durillon ! Découpez le poulet, pendant que Dodophe va nous déclamer son plaidoyer.

LES DURILLON. — Ah !... à la bonne heure !

M^e TORCHONNET. — Mon Dieu ! à quoi bon ? nous n'avons pas le temps...

CÉSARINE. — Oh ! tu l'as promis à maman... et en costume encore !

ERNEST, à part. — Ça va être comique.

M^{me} TORCHONNET. — D'abord, s'il me refusait ça, je le renierais pour mon fils.

M^e TORCHONNET père. — Il faut vaincre la timidité et s'attacher à l'article, voilà les deux points pour gagner sa cause.

ANAIS. — Oh ! mon cousin, vous serez si gentil !

DURILLON père, bas à sa fille. — Lâche les rabats. (Haut et toussant) : Hum ! hum !

ANAÏS, se levant de table et prenant un petit carton sur la cheminée. — Mon cousin, voilà pour vous... c'est moi qui les ai faits...

M^{me} TORCHONNET, ouvrant le carton et feignant l'enchantement. — Oh ! les jolis rabats ! oh ! les charmants rabats !...

ANAÏS. — Et c'est moi qui les ai marqués...

M^{me} TORCHONNET. — Ah !... voyons... un D et un T.

ANAÏS. — Oui, Dodophe TORCHONNET...

M^{me} TORCHONNET, contenant sa fureur. — Oh ! les jolis rabats !... Oh ! les charmants rabats !...

M^{me} TORCHONNET. — Tu vois que tout le monde a pensé à toi...

CÉSARINE, bas sa mère. — Voyez comme il est content du cadeau de ma cousine... tandis que le mien... (Elle verse des pleurs sur sa serviette.)

M^{me} TORCHONNET. — Tu pleures encore ?

TOUS. — Qu'est-ce qu'elle a ?

M^{me} TORCHONNET. — Rien ! ce sont les nerfs... (Bas.) Allons ! ne fais pas l'enfant... un jour comme celui-ci... puisqu'il t'a pardonné... Voyons ! Dodophe, pour la consoler, viens embrasser ta sœur. (M^{me} Dodophe embrasse sa sœur.) Et à présent habille-toi et commence-nous ton discours...

M^{me} TORCHONNET. — Il est bientôt dix heures... je devrais déjà être au Palais...

M^{me} TORCHONNET. — Nous partirons tous ensemble dans cinq minutes... (Elle appelle :) Françoise, Françoise...

FRANÇOISE, entrant; elle est endimanchée. — Quoi qu'y a, madame ?

M^{me} TORCHONNET. — Allez chercher un fiacre... attendez... Nous n'entrerons jamais tous dans un seul... Faites venir deux fiacres... rouges, s'il y en a...

CÉSARINE. — Oh ! ça semblera un baptême.

ANAÏS, sautant de joie. — Nous irons en fiacre... que c'est gentil une première cause !

M^{me} TORCHONNET, à Françoise qui ne bouge pas. — Eh bien ? allez donc...

FRANÇOISE, s'approchant de l'oreille de M^{me} Torchonnet. — Madame, y avez-vous-t-y demandé ?

M^{me} TORCHONNET. — Quoi ?

FRANÇOISE. — Si y veut monsieur Adophe que j'aille aussi l'y entendre prêcher son premier procès.

M^{me} TORCHONNET. — Ça va sans dire. (A son fils.) Dis-moi, Dodophe... Françoise te demande si elle peut venir avec nous pour la première cause...

M^{me} TORCHONNET. — Ah !... mon Dieu ! ma mère... amenez tout Paris, si vous voulez...

M^{me} TORCHONNET, à Françoise. — Ça allait tout seul... il veut bien...

FRANÇOISE. — Merci, monsieur... Je courons quérir les voitures. (Elle sort.)

DURILLON père. — Là... à présent, mon neveu... récite-nous ton discours...

ANAÏS. — Oh ! oui, oui... pour essayer mes rabats...

(M^{me} Torchonnet, Césarine et Anaïs entourent l'infortuné Dodophe et le costumant en avocat.)

M^{me} TORCHONNET, à part. — Je voudrais être chiffonnier, décroteur ou tondeur de chiens !...

ERNEST DURILLON, ricanant. — Tiens ! mets cette chaise devant toi pour figurer la barre... tu auras le dossier sous la main...

DURILLON père, frappant un grand coup de poing sur la table, et se tordant. — Oh !... oh !... fameux... celui-là est digne d'être imprimé !... oh ! oh !

TOUS. — Qu'y a-t-il ?

DURILLON père. — Vous n'avez pas compris !... dossier... dossier ? dossier de chaise... dossier d'avocat... Calembour...

ERNEST, bas à son père. — Si vous ne finissez pas, ils vont avoir le dos scié.

DURILLON père, tombant, agonisant de rire. — Ah !... ah !... grand Dieu !... encore plus fort... Ah ! bon Dieu ! ça fait du mal.

M^{me} TORCHONNET, fâchée. — Voilà bien Ernest... toujours disant des fariboles... Quand notre avocat va commencer...

TOUS. — Chut !... chut !...

M^{me} TORCHONNET. — Je ne déclamerai que le commencement... parce que l'heure avance.

TORCHONNET père. — Dix heures moins deux.

M^{me} TORCHONNET, plaidant. — « Messieurs... »

ERNEST. — Mais s'il y a des dames...

M^{me} TORCHONNET. — Chut donc !

DURILLON père. — Tu veux qu'il aille dire : « Messieurs, mes dames, » comme un marchand de vulnéraire.

ERNEST. — Ah ! pardon, c'est juste.

M^{me} TORCHONNET, avec humeur. — Certainement c'est juste...

M^{me} TORCHONNET, d'une voix émue. — « Ce n'est pas sans une vive émotion... »

M^{me} TORCHONNET à son mari. — Pauvre petit ! comme il est troublé...

TORCHONNET père. — C'est l'émotion.

M^{me} TORCHONNET. — « Que j'élève pour la première fois la voix... »

ERNEST. — Pardon... fois... la voix... Ça fait bien des ois...

DURILLON père. — C'est juste... Ça rime...

M^{me} TORCHONNET. — Ils ont raison, Dodophe, il faut arranger ça... Si tu disais : « Que j'élève la voix pour la première fois... » Tiens ! c'est la même chose... Voyons, comment diriez-vous ?

DURILLON père. — Je ne sais pas...

ERNEST. — Je dirais : « Que j'élève la parole, » au lieu de la voix...

M^{me} TORCHONNET. — Mais on n'élève pas la parole.

TORCHONNET père. — Ça ira toujours bien.

(On sonne. M^{me} Torchonnet va ouvrir et revient.)

M^{me} TORCHONNET. — C'est notre voisine, M^{lle} Bérésina Guipure... qui te prie de la laisser venir à ta première cause...

M^{me} TORCHONNET. — Quoi ! cette vieille demoiselle qui m'assomme de révérences chaque fois qu'elle me rencontre sur l'escalier...

M^{me} TORCHONNET. — Ne parle pas si haut, elle est là !... Que veux-tu ? une voisine !... Un jour comme celui-ci... Et puis, elle a joué des proverbes en société, elle pourra te donner des conseils pour la déclamation... Je vais la faire entrer...

(M^{me} Torchonnet introduit M^{lle} Guipure qui pendant cinq minutes se confond en révérences ; elle porte un petit chien dans son sac à ouvrage, on n'aperçoit que la tête de l'animal. Sa tenue consiste en un immense chapeau vert et en une robe de mérinos jaune ; elle est privée de toutes ses dents, ce qui rapproche son menton de son nez aquilin.)

M^{lle} GUIPURE, à Adolphe, avec un sourire des plus aimables. — Ah ! monsieur l'orateur... vous voilà déjà costumé pour la représentation... (Faisant la révérence.) Elle sera brillante... Je n'en doute pas... (Le chien aboie.) Taisez-vous, vilain !

TORCHONNET. — Dix heures !...

(Françoise vient annoncer que les deux fiacres rouges sont à la porte. Au bout d'une demi-heure les deux familles sont embarquées ; on roule vers le Palais de Justice.)

AIMÉ VIVÉAN.

(Le 3^e acte à dimanche prochain.)



NOUVELLES.

M. le comte de Las-Cases, auteur de l'*Atlas historique* connu sous le nom de Lesage, et du *Mémorial de Sainte-Hélène*, vient de mourir à Paris.

— On lit dans le *Moniteur des Théâtres* :

« M. Gabriel Arnaud, le jeune ténor que l'on a tant et si justement applaudi à Lyon pendant tout le cours de cette dernière année, est aujourd'hui à Paris où il compte mettre à profit, par de nouvelles études dirigées par M. Emmanuel Garcia, le temps de la fermeture momentanée du Grand-Théâtre de Lyon. »

En ne considérant ces quelques lignes que comme une annonce à la plus grande gloire de M. Arnaud, il n'y aurait pas lieu de s'en occuper le moins du monde ; mais comme il s'agit d'un fait à rectifier, nous ne pouvons pas laisser sans réponse la nouvelle avancée par notre confrère de Paris. M. Arnaud n'a pas reçu de proposition d'engagement à Lyon pour l'époque de la réouverture du Grand-Théâtre, et nous n'avons pas entendu dire qu'il en soit question aujourd'hui. Pour faire oublier à Lyon ses mauvaises qualités qui lui ont valu de nombreux échecs, M. Arnaud aura fort à faire, et s'il revient jamais, c'est qu'il aura changé et de méthode et de voix.

— Nous avons remarqué que M^{me} Miro-Camoin, engagée à Lyon pour chanter l'année prochaine les *soprani légers*, tiendra à Toulouse pendant tout l'été l'emploi de soprano sérieux. Les nouvelles qui nous parviennent nous annoncent que le théâtre de Toulouse s'est ouvert avec beaucoup de calme par *Lucie* pour les débuts de M^{me} Miro et la rentrée de M. Albert et de M. Laurent. « Quant à M^{me} Miro-Camoin, dit un journal, elle a été accueillie très-favorablement. Hâtons-nous de dire que cette chanteuse a beaucoup perdu : sa voix est fatiguée et manque d'ampleur ; elle y supplée par son jeu qui est presque parfait. Dans le rôle de *Lucie*, M^{me} Miro est très-inférieure à M^{me} Casimir. Ses deux derniers débuts nous mettront à même de la juger irrévocablement. » C'est l'*Aspic*, journal hostile à la direction Rhoné, qui s'exprime ainsi. D'autres correspondances affirment que M^{me} Miro a excité l'enthousiasme, et qu'elle a été rappelée et couronnée à la chute du rideau.

— Poultier ne quitte pas l'Opéra ; son engagement est renouvelé pour une année seulement. — Raguénat est aussi engagé. Delahaye donne des représentations à Rouen. — M^{lle} Bellon, première danseuse de Bordeaux, est également engagée à l'Opéra. — Barielle, notre ex-seconde basse à Lyon, a été entendu avec le plus grand plaisir par le comité de l'Opéra-Comique.

Le rédacteur en chef, E. LAUGIER.

ANNONCES.

LE SIRIUS

Partira tous les jours à quatre heures du matin.

Il se rend à Avignon en dix heures de marche.

PRIX DES PLACES :

	Premières.	Secondes.
BEAUCAIRE, AVIGNON, VALENCE,	4 fr.	2 fr.

LE DÉPART A LIEU DU QUAI DE LA CHARITÉ.

Les bureaux sont quai Monsieur, 119.